01-QpQ-4-lauretis:Mise en page 1 21/01/09 17:41 Page 3



# *Le gai savoir ou la Norme traviata*[1]

pour

*Éléments de critique homosexuelle, Italie : les années de plomb* [Turin, Einaudi, 1977]
Mario MIELI
Traduit de l'italien et préfacé par Massimo Prearo,
Paris, EPEL, coll. « Les Grands Classiques
de l'érotologie moderne », 2008

Avant ce jour, je ne connaissais pas vraiment le livre de Mario Mieli. J'en avais entendu parler et j'en avais lu quelques passages dans des ouvrages anglais. Lors de la première édition du livre en 1977, je me trouvais déjà aux États-Unis où je baignais dans les *women's studies*, dans la critique féministe et la théorie du cinéma. Dans mon environnement intellectuel et politique d'assistante universitaire, on discutait psychanalyse et sémiotique, idéologie et structuralisme, Marx et Freud, Lévi-Strauss et Lacan, du point de vue d'une reconfiguration du sujet femme. Alors qu'il existait un mouvement gay se développant en parallèle au mouvement des femmes, sans confrontations et sans échanges réciproques, les études gays n'existaient pas encore. La théorie *queer*, elle, n'apparut qu'au cours des années 1990.

Il est aujourd'hui absolument surprenant de lire *Éléments de critique homosexuelle*. Maintenant que mon travail universitaire se déroule dans le cadre d'études doctorales interdisciplinaires au sein desquelles les thèses ont souvent pour sujet la représentation cinématographique, littéraire et philosophique de la diversité transgressive et antinormative, ma première pensée après avoir lu le livre de Mario a été : « J'aurais tellement voulu que cette thèse soit rédigée dans mon département ! J'aurais tellement voulu être la directrice de cette thèse magnifique et impossible ! » Magnifique pour l'ampleur de la recherche, pour la lucidité de l'analyse critique et pour la passion théorique et politique qui l'animent. Impossible – et fascinante – pour l'incompatibilité des prémisses théoriques et pour les contradictions d'une pensée qui dépasse les marges du discours à l'intérieur duquel et contre lequel il prend forme et se démène. Dans ce sens, Mieli n'est pas très éloigné de Freud, quoique plus proche du Fanon de *Peau noire, masques blancs*[2] ou de *La Pensée straight* de Monique Wittig[3], textes dans lesquels l'expérience psychique d'un corps ou d'un désir non-conforme à la norme socialement prescrite cherche un langage pour se dire, creuse le savoir pour se comprendre, forge des paroles neuves pour se nommer. J'essaye donc de lire le texte de Mario comme il l'aurait voulu, « avec un certain *sérieux gai* » (p. 160).

1. Ce texte est paru pour la première fois dans l'appendice à la nouvelle édition italienne du livre de Mario Mieli, *Elementi di critica omosessuale*, Milan, Feltrinelli, 2002, sous le titre *La gaia scienza, ovvero la traviata Norma*. [NDT]
2. Franz Fanon, *Peau noire, masques blancs* [1952], Paris, Seuil, 1975.
3. Monique Wittig, *La Pensée straight* [2001], trad. de l'anglais par Marie-Hélène Bourcier, Paris, Éd. Amsterdam, 2007.

01-QpQ-4-lauretis:Mise en page 1 21/01/09 17:41 Page 4



## *Une lecture inattentive de Freud*

Dans *Éléments*, Freud est à la fois un allié et un ennemi. C'est de lui que proviennent l'intuition d'une sexualité infantile polymorphe et perverse et donc l'idée que les névroses ne sont rien d'autre que le négatif des perversions, c'est-à-dire le résultat d'un refoulement manqué. À partir de là, émerge et se dessine dans le livre la figure d'un moi qui ne se plie pas à l'imposition œdipienne et aux fins (re)productives du capital ou, comme le dit brillamment Mario, à l'*éducastration* (p. 34). C'est toujours de Freud que provient la notion d'une bisexualité originelle de l'être humain, que Mario traduit en *transsexualité*, contestant précisément la réduction du polymorphisme pervers de l'enfance aux deux termes de l'Œdipe – mère et père, femme et homme. Ici Freud est un faux ami : sa bisexualité, qui renvoie à la division des sexes et donc à l'hétéronormativité, n'est au fond qu'un simple double de ce que Mario appelle la monosexualité et qu'Irigaray, d'un autre point de vue, appelle l'*hommo-sexualité*[4]. C'est la raison pour laquelle il est nécessaire d'inventer un terme qui dépasse les limites conceptuelles de la pensée *straight*. Mario propose *transsexualité*, entendue comme une disponibilité originelle et une pluralité des tendances érotiques. Pour mesurer la difficulté d'un tel projet, il suffit de songer à la signification « scientifique » actuelle de la transsexualité qui reprend globalement l'idée d'une division des humains en deux sexes et désigne le passage de l'un à l'autre. Je reviendrai plus loin sur ce point.

Mais Freud est aussi un ennemi. Non seulement à cause de sa forte ambiguïté à l'égard de l'homosexualité, l'amenant à adopter des attitudes tantôt bienveillantes et tantôt sanglantes et des positions nettement contradictoires, parfois dans le cadre de l'analyse d'un même cas clinique[5] ; non seulement parce que, comme le mythique Chronos, il a donné naissance à une lignée de psychothérapeutes (« psychonazis[6] ») qui, depuis Reich jusqu'aux Socarides[7] contemporains, ont répudié toute position *soft* à ce sujet, mais surtout parce que, finalement, Freud se lavait les mains de l'homosexualité. Et là on pourrait renvoyer Mieli à ses propres sacro-saintes paroles : « Les lesbiennes sont les seules personnes qui savent ce qu'est le lesbianisme et qui en parlent convenablement » (p. 25). Ce qui revient à dire, ne demandons pas à César ce que César ne peut pas donner : Freud ne peut expliquer l'homosexualité autrement qu'au moyen de la symbolique œdipienne puisque cette dernière est le pivot, le moteur logique et désirant de sa construction théorique. Pourquoi Mario, lecteur assidu et attentif de Freud, ne le comprend-il pas ?

Malgré son analyse perspicace du rapport œdipien entre père et fils et de ses mécanismes psychiques complexes qui aboutissent à la formation de l'homme hétérosexuel normalement œdipianisé – analyse beaucoup plus précise et subtile que celle de nombre de critiques féministes et gays états-uniennes qui ne voit toujours en Freud qu'un ennemi – Mario en réalité ne lit pas attentivement Freud. Certes, il comprend très bien les concepts, mais il ne saisit pas la manière de penser, la méthode de lecture analytique ne s'en tenant pas à la surface du texte. Il cherche des réponses chez

4. En français dans le texte. [NDT]
5. Sigmund Freud, « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine » [1920], trad. de l'allemand par D. Guérineau, dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.
6. *Cf.* le chap. I, § 5 « Les psychonazis » et § 6 « Les soi-disant "thérapeutes" ». [NDT]
7. Charles Socarides est l'auteur, entre autres, de l'ouvrage *L'Homosexualité. Théorie, clinique, thérapie* [1968], trad. de l'américain par Georgette Rintzler, Paris, Payot, 1970. [NDT]

01-QpQ-4-lauretis:Mise en page 1 21/01/09 17:41 Page 5



Freud qu'il trouve parfois (mais plus souvent ne trouve pas) satisfaisantes, mais il ne suit pas les aller-retour, les ambiguïtés, les incohérences d'une pensée dont l'originalité réside précisément dans la formulation de questions inédites et d'hypothèses spéculatives qui ne peuvent pas être validées. Mario, qui n'a à l'époque qu'un peu plus de vingt ans, veut des réponses précises : si l'homosexualité (bisexualité) est congénitale, comme le dit Freud (mais ce n'est pas vraiment ce que dit Freud), alors le mâle hétérosexuel est tel à cause d'un refoulement qui le prive de son potentiel érotique originel qui en fait une « pseudofolle », un homosexuel réprimé, un cas pathologique. Donc, conclut-il, c'est l'hétérosexualité qui est pathogénique. Et pourquoi pas, d'ailleurs ? Il se peut que Mario ait raison, mais ce renversement des termes et des signes ne sert pas à nous dire qui nous sommes et où nous allons. Cela ne nous donne pas de réponse utile, cela ne nous explique pas pourquoi l'homosexualité « n'est pas une singerie de l'hétérosexualité, mais bien quelque chose d'*autre* » (p. 69-70). Si Mario en est si sûr c'est parce que ce quelque chose d'autre, lui, il le vit – comme beaucoup d'entre nous. Mais de quoi s'agit-il ?

## *Un freudo-marxisme naïf*

Mario ne lit pas attentivement Freud parce que sa critique est mue par un autre moteur désirant, un autre modèle intellectuel et politique : Marx et la révolution communiste (d'ailleurs, qui ne se référait pas à ces modèles alors que les mouvements de libération jaillissaient dans le monde entier ?). Mais Marx aussi a généré un Staline et une répression peut-être encore plus féroce que les refoulements opérés par le Sur-Moi. Aussi, même le communisme le plus libertaire, celui des premières années de la révolution, n'apporte-t-il pas de réponse à la question que pose Mario. À la recherche de ce « quelque chose d'autre », il choisit d'intégrer au moment utopique, humaniste de la critique marxienne / marxiste l'idée la plus transgressive de Freud, le polymorphisme pervers de la sexualité infantile, entendu comme potentiel érotique originel de la personne humaine. Il l'appelle l'Éros et, avec Marcuse[8] et Norman O. Brown, le considère comme un état de nature (« l'essence de notre être », p. 161) exploité, réprimé et sclérosé par la domination socio-économique et phallocratique du capital : « Il suffirait d'arrêter la machine du système pour que l'espèce puisse se retrouver elle-même, et retrouver son salut biologique et sa liberté communautaire » (p. 157). Le but du communisme gai et la fin de l'homme unidimensionnel ne seront atteints que par la libération totale de l'Éros.

Si la thèse qu'il défend est impossible, ce n'est pas parce que l'histoire en a décidé autrement, mais du fait de la profonde incompatibilité des compagnons que Mario « ramasse » sur la route afin de concilier Marx et Freud. L'inconscient collectif de Jung (« la libération révolutionnaire de l'Éros et de la vie ne pourra se réaliser qu'à travers l'explosion collective de l'inconscient qui est, dans une large mesure, collectif », p. 231) n'est qu'un lointain parent de l'inconscient freudien qui est toujours individuel et immanent à la matérialité du corps. Le polymorphisme pervers de Freud n'a pas grand-chose à voir avec l'Éros de Marcuse et encore moins avec l'Éros de Freud lui-même, qui est au contraire l'exacte antithèse de la sexualité perverse polymorphe. Concept élaboré

8. *Cf.* Herbert Marcuse, *L'Homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée* [1964], trad. de l'anglais par Monique Wittig, Paris, Minuit, 1968. [NDT]

01-QpQ-4-lauretis:Mise en page 1 21/01/09 17:41 Page 6



dans la seconde topique, l'Éros de Freud est un principe de cohésion, une pulsion vitale ou un élan reproductif qui lie le Moi aux autres afin de préserver la vie individuelle et communautaire, en opposition au principe de plaisir et à la force destructrice de la pulsion de mort. Et encore : l'image d'un Égo autosuffisant, rigide et compacte, qui s'arroge « le monopole de la subjectivité » (p. 231) et réprime les pulsions érotiques provenant de l'inconscient – de la même manière que l'Hétéro-État réprime les homosexuels révolutionnaires – doit être inscrite dans le contexte de la politique psychanalytique de ces années-là, marquée par l'influence de Lacan et de sa réhabilitation de l'inconscient contre l'*ego psychology* américaine. La contribution de Lacan, fondamentale pour la pensée psychanalytique, a donné lieu à une lecture politique de la psychanalyse qui a amené certains, dont Mario, à appréhender l'opposition entre le Moi et l'inconscient comme absolue et donc à défendre une vision quasi cartésienne, mais sûrement pas freudienne, du Moi. De même, le Moi ne peut pas être comparé à la machine désirante anti-œdipienne de Guy Hocquenghem[9] : pour survivre à la condition infantile de prématurité biologique, le sujet humain de Freud a besoin de mécanismes psychiques de défense telle la sublimation, la projection, l'introjection et, en premier lieu, le refoulement.

Mario, ayant à imaginer dans l'urgence un monde vivable, se fie imprudemment aux promesses d'un certain freudisme qui prétend voir « dans nos désirs refoulés inconscients […] ce que nous pourrions devenir si la réalité cessait d'exercer son action de refoulement » (Norman O. Brown cité par Mario Mieli, p. 161). Il ne réfléchit pas au fait que la répression (politique) et le refoulement (psychique) appartiennent à des ordres conceptuels distincts et que, si libérer le monde de la répression – de quelques sortes qu'elle soit – était un but politique auquel Freud lui-même souscrivait, libérer le sujet humain du refoulement (pour autant qu'une telle libération soit possible), reviendrait à le rendre absolument désarmé non seulement face aux parents, aux adultes et à la norme sociale mais aussi face aux prétentions démesurées du Ça. « L'explosion du Ça [qui] dilate et dissout les confins du Moi » (p. 231) n'est pas le signe d'une victoire de l'Éros, mais plutôt la dissolution du sujet et de la communauté. Je me demande ce qu'il en aurait été de la thèse de Mario si au lieu d'*Éros et Thanatos*[10] de Norman O. Brown, il avait lu *Vie et mort en psychanalyse*[11] de Jean Laplanche, ou s'il avait lu Foucault.

## *Une traversée de la Norme*

La théorie *queer* actuelle qui a lu Foucault, ou se l'est fait résumer, insiste sur le fait que la sexualité n'est pas tant réprimée mais produite par le discours. Multiculturaliste, anti-humaniste et anti-essentialiste, elle ne se laisse pas berner par les promesses fondées sur une prétendue nature humaine *ab origine* dotée d'une sexualité congénitale, inhérente à un corps sexué dès la naissance. Elle n'accepte pas l'idée d'un destin sexuel déterminé par le biologique et ne conçoit donc pas de projet de libération. Le concept de nature humaine étant périmé, l'imagination utopique et la poussée révolutionnaire ont disparu – le capital, lui, s'est relooké et va à la gym. Paradoxale-

9. *Cf.* Guy Hocquenghem, *Le Désir homosexuel* [1972], Paris, Fayard, 2000. [NDT]
10. Norman O. Brown, *Éros et Thanatos* [1959], trad. de l'américain par Renée Villoteau revue par Roger Lewinter, Paris, Denoël, 1971.
11. Jean Laplanche, *Vie et mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion, 2001.

01-QpQ-4-lauretis:Mise en page 1 21/01/09 17:41 Page 7



ment, avec la transformation du monde en un marché global et la reconfiguration de la sphère publique dans le *world wide web*, l'horizon de la politique s'est rétréci et le militantisme *queer* s'exprime, d'un côté, par des interventions locales pour les droits civiques et, de l'autre, par des projets académiques ou médiatiques à la recherche de formes de résistance et de transgression « performatives ».

Je me demande si Mario aurait aimé la théorie *queer* et je me dis : oui et non. Oui, sans doute, pour l'accent mis sur la transgression et la déconstruction de tout binarisme (nature-culture, sexe-genre, homme-femme, hétéro-homo, normal-différent, adulte-enfant, humain-animal, humain-machine et ainsi de suite), pour la poursuite outrancière de la visibilité et de l'autoreprésentation, pour la performance d'une identité sexuelle anti-normative, fluide, défigurée, muable, en devenir. Non, probablement, pour la vision individualiste et, finalement, opportuniste qu'implique le fait de penser toutes les identités – et toutes les différences – comme des constructions discursives, des effets d'une performativité inhérente au pouvoir et toujours, selon un certain Foucault, productive.

## *Hétérotopies trans des années 1970*

Ce n'est pas un hasard si ce que Mario appelle transsexualité ne correspond pas à la conception actuelle de la transsexualité, celle-ci étant encore aujourd'hui fondée sur deux sexes biologiques distincts et antithétiques, même si au départ il n'y a pas de correspondance entre le sexe donné et la conformation psychique du sujet transsexuel – conception partagée tant par le discours médico-psychiatrique que par nombre de personnes transsexuelles, que cela soit avant ou après l'opération. Elle ne correspond d'ailleurs pas non plus à la conception *queer* de l'identité transgenre, indépendante du sexe biologique, comme construction discursive fondée sur la performance du genre *(gender)*. La figure du sujet trans dans la théorie *queer* transgresse la division des genres (masculin-féminin), en ceci qu'elle dissocie l'identification, ou l'appartenance de genre, du corps anatomique et du choix d'objet. Toutefois, elle n'a pas de valeur heuristique en ce qui concerne la sexualité, puisque celle-ci est subsumée ou subordonnée au genre et pensée simplement comme sexe (au sens courant de « faire du sexe »), c'est-à-dire réduite à un simple « choix » sexuel. Autrement dit, la théorie du transgénérisme ne répond pas à la question de Mario : comment penser l'homosexualité comme quelque chose d'*autre* par rapport à la Norme reproductive et bien pensante, ancrée dans la famille, au bio-pouvoir et aux fins productives du capital – même le sujet transgenre va à la gym.

C'est précisément sur ce point, dans la confrontation des *Éléments* avec les contributions de la critique *queer*, que je retrouve la vitalité de la « Norme *traviata* » de Mario[12], ainsi que l'actualité, pour ceux qui se poseraient encore la question, d'un livre

12. Je me réfère ici au spectacle théâtral *La Traviata Norma, ovvero : vaffanculo… ebbene sì !* [La Norme *traviata*, ou : allez vous faire foutre… eh bien oui !] mis en scène par le collectif Nostra Signora dei Fiori [Notre-Dame des Fleurs] des *Collettivi Omosessuali Milanesi*, dont Mario faisait partie. Voir à ce propos Gianni Rossi Barilli, *Il movimento gay in Italia*, Milan, Feltrinelli, 1999, p. 84-85. [La pièce met en scène un monde où l'hétérosexualité serait une maladie et une honte et où l'homosexualité serait la normalité. Le titre de la pièce est un jeu de mots construit à partir de la *Norma* de Bellini et de la *Traviata* de Verdi. La Norme est ici associée au personnage licencieux de la *Traviata*, dont le nom signifie littéralement « dévoyée », « pervertie » ou encore « trompée ». (NDT)]

01-QpQ-4-lauretis:Mise en page 1 21/01/09 17:41 Page 8



écrit il y a presque trente ans. Si la théorie *queer* actuelle peut effectivement constituer un gai savoir, en raison aussi du legs nietzschéen dont elle hérite à son insu de Foucault – presque philogénétiquement, dirais-je –, la figure du sujet transgenre qu'elle implique en est arrivée à prendre la forme d'une nouvelle norme : certes, elle est postmoderne et anti-répressive, mais pas pervertie. À partir du moment où les termes homosexualité et hétérosexualité, ainsi que gay et lesbienne, dans le cadre de ce gai savoir, renvoient à une vétéro-idéologie, à un imaginaire essentialiste qui enracine l'identité et la sexualité dans un corps naturalisé ; à partir du moment où l'on affirme que la subjectivité, dégagée de son assujettissement au corps, aux pulsions et aux fantasmes de l'inconscient, traverse, négocie et « trafique » les frontières des genres et des corps, il n'y a plus de norme à pervertir. Il reste néanmoins une Norme, performative et autoreproductive : celle du capital, dont la domination, comme le dit Mario, est toujours mortifère. Nonobstant la critique de l'« hypothèse répressive[13] » de Foucault.

J'ai déjà dit qu'à mon avis la richesse de la pensée de Mario réside dans les contradictions avec lesquelles elle se tord et se débat, entre théorie et expérience, entre connaissances formelles et savoirs « subjugués ». Mario saisit parfaitement la nature structurelle et *institutionnelle* de l'hétérosexualité « en tant que Norme, fondement de la famille, garantie du privilège masculin et oppression de la femme » (p. 282), que seul le féminisme lesbien a théorisée, et il parvient à montrer sa fonction politique de mandat de persécution permanent à l'encontre des homosexuel-le-s. Mais, à la différence du féminisme et de la grande majorité des mouvements gays, lesbiens, bisexuels, transsexuels, transgenres et *queer* d'hier et d'aujourd'hui, sa critique s'emploie à chercher les connexions *psychiques* (c'est pour cette raison qu'il a besoin de la psychanalyse) entre volonté politique et pulsions, entre le Moi et le Ça. D'où sa description sans détours des plaisirs quotidiens et des pratiques rarement déclarées, sinon par un Genet, tels la passivité, la coprophilie, le masochisme masculin, le travestisme ou l'expérience d'un *trip* schizophrénique à la recherche de désirs inconscients, « le voyage dans un ailleurs qui est ici » (p. 212). Qui aurait jamais osé faire l'éloge de l'analité, même avant le sida ? Combien de gens, encore aujourd'hui, oseraient affirmer leur fierté gaie en se définissant comme « le cul » de la communauté humaine à venir ?

Du besoin d'articuler le discours théorique avec différentes pratiques de la sexualité provient aussi l'inventivité d'une imagination que l'on peut retrouver dans la science-fiction expérimentale féministe de ces années-là – « un "gynandre" capable de parthénogenèse » (p. 317), par exemple, pourrait bien apparaître dans la planète décrite par Ursula Le Guin[14] dans *La Main gauche de la nuit* (1969) ; le « nouvel homme-femme ou, plus probablement, femme-homme » (p. 353) fait écho à *The Female Man* de Joanna Russ[15] (1975) – mais qui, en même temps, la dépasse pour parvenir à dessiner les contours d'une hétérotopie (impossible ici de ne pas penser au *Triton* de Samuel Delany[16] de 1976, portant comme sous-titre *Une hétérotopie ambiguë*) : un

13. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, t. I : *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 18. [NDT]
14. Ursula Le Guin, *La Main gauche de la nuit* [1969], trad. de l'américain par Jean Bailhache, Paris, France Loisirs, 2001.
15. Joanna Russ, *L'Autre Moitié de l'homme* [1975], trad. de l'américain par Henry-Luc Planchat, Paris, Presses Pocket, 1985.
16. Samuel Delany, *Triton* [1976], trad. de l'américain par Henry-Luc Planchat, Paris, Presses Pocket, 1988.

01-QpQ-4-lauretis:Mise en page 1 21/01/09 17:41 Page 9



monde dans lequel la sexualité est perverse au sens premier de Freud, c'est-à-dire pré-œdipienne, non phallique, non assujettie à la « tyrannie génitale » (p. 300), affranchie de la culpabilité et de la honte. Dans l'espace de cette hétérotopie, tel un transatlantique qui traverserait l'océan de l'un à l'autre des points en nombre infini qui constituent les territoires adjacents, sans se limiter aux ports et aux itinéraires fixés par les intérêts des compagnies de navigation, la transsexualité traverse l'océan des innombrables possibilités érotiques qui se présentent entre sujets et objets pulsionnels multiples et hétérogènes.

Mais la vitalité du livre réside aussi dans l'exubérance et dans les excès d'un langage qui passe du discours philosophique, scientifique ou littéraire, à l'*argot*[17] de la subculture gay sans en perdre le fil – comme dans la mini-lecture de Dante du chapitre III (p. 296) ; de la terminologie psychanalytique la plus spécifique aux expressions argotiques les plus colorées (*smandrappato*, déjanté, *marchettari*, tapins) et aux néologismes les plus poussés (*iperaccessoriati*, hyperéquipés, *eterocheccaggine*, hétérofollie) ; de la citation cultivée à l'insulte la plus venimeuse, subtile ou grossière ; en oscillant entre des métaphores au timbre surréaliste (« l'inconscient est vendu en tranche sur le comptoir du boucher », p. 313), dignes de la poésie métaphysique d'un John Donne (« *le phallus en tête* empêche le mâle hétérosexuel de voir au-delà de sa propre queue : c'est pourquoi la société actuelle est régie par des couillons », p. 188) et des incidentes auto-ironiques au goût purement *camp* (« nous qui sommes depuis toujours experts de la mode », p. 296). Le rythme même de l'écriture, tantôt endiablé, tantôt ralenti par la réitération et par le désordre des paragraphes, met en scène le polymorphisme pervers de cette force éclatante et explosive que Mario appelle « transsexualité ».

Personnellement, je n'aime pas ce mot car il est désormais compromis par son usage, tout comme le mot sexualité. Je préfère ce dernier, quoiqu'il me semble nécessaire d'en réactiver la charge révolutionnaire que l'on retrouve déjà dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle* de Freud, ainsi que sa capacité potentielle de rompre avec toute la tradition judéo-chrétienne. Ce n'est pas ici le lieu pour le faire. Le problème que le livre de Mario met en relief, et le fait de le relire aujourd'hui nous permet de l'apprécier de manière tout à fait incontournable, c'est que l'on ne peut pas prétendre resignifier la sexualité si l'on fait l'économie d'imaginer une autre façon d'être et d'agir dans le monde. Notre *gaia scienza* doit réinventer sa propre Norme *traviata*.

Teresa de LAURETIS

Traduit de l'italien par Massimo Prearo

17. En français dans le texte. [NDT]